

tion unique comme violoniste, aussi bien que l'exemple de sa vie simple et sereine, remplie d'œuvre utile (Joachim avait une activité et une force d'endurance peu commune dans la robustesse de ses soixante-dix-sept ans) lui donnaient une autorité toute spéciale sur ces âmes jeunes et enthousiastes.

Aussi la nouvelle de sa mort portera-t-elle la désolation parmi ses admirateurs de tous pays, et tous ceux qu'il avait aidé en quelque façon que ce soit, lui garderont-ils un souvenir ému. Combien, en effet, qui lui doivent l'indication de leur vocation et souvent les moyens de la suivre ! Et pour beaucoup ne fut-il pas celui qui développa, par son exemple et son influence personnelle, ce qu'il y avait de meilleur en eux !

A ceux qui restent de continuer maintenant son œuvre, de créer autour d'eux l'amour de l'art qu'il faisait si beau, de développer la compréhension et le goût du simple, du grand, du beau en musique, *summum* du beau dans la vie, avant-goût des harmonies célestes.

(Le Monde Musical du 30 Novembre 1906 a publié une biographie complète et un portrait de J. Joachim.)



DOGME MUSICAL

L'Éclectisme

En art l'éclectisme est un crime.
VINCENT D'INDY.
L'amour est le fils de la connaissance.
LÉONARD DE VINCI.

Vers la fin du XIX^e siècle, le goût musical souffrit, en France, d'un mal bizarre, dont se dévoilaient les manifestations, tant dans les écrits, publiés à propos de musique, et les conversations intimes, que sur les programmes de concerts, privés ou publics.

Les propagateurs inconscients de ce petit fléau s'intitulaient des *éclectiques* et sous prétexte d'*éclectisme* se plaisaient à former des programmes où Bach voisinait avec Delmet, suivi de Mme Holmès, puis de Stéphen Heller : programmes *éclectiques* ; à dire, ou à écrire, que les *Noces de Jeannette* valent bien *Parsifal*, « en un autre genre, assurément, mais il en faut pour tous les goûts » : *éclectisme pur*.

« Il en faut pour tous les goûts », ce fut la formule sous laquelle s'abrita, toujours, le mauvais goût qui ne s'avoue pas, mais que l'on ressent en secret.

Qu'est le mauvais goût ? C'est cette paresse de nos sens, qui les porte à ne pas

demander à l'art toute l'intensité de jouissance qu'ils peuvent ressentir : à cause de cette nonchalance sensorielle, nous arrivons à trouver agréables des œuvres en réalité médiocres et impuissantes à satisfaire entièrement le désir esthétique d'un véritable artiste (1).

Or, qu'on ne s'y trompe pas, le dilettante qui égale les *Noces de Jeannette* à *Parsifal* n'a jamais compris, ni écouté absolument (2) l'œuvre de Wagner... ou bien, il a fait une concession courtoise — de plus, apte à le faire juger favorablement — à ceux qui considèrent la petite opérette comme une gentille œuvre musicale, bonne à être entendue sans trop d'attention, en passe-temps berceur de rêveries ou de conversations chuchotées, et *Parsifal* comme un monument sonore de beauté parfaite, dont il faut savourer chaque mesure avec piété et recueillement et qui semble plus admirable à chaque contemplation nouvelle.

C'est l'esthétique de cet homme poli, et entiché de demi-snobisme, que M. Vincent d'Indy, justement indigné de tant de sottise, condamna d'un mot, désormais célèbre :

« En art l'éclectisme est un crime. »

Le monsieur en question — il était légion — n'était pas *éclectique* : il n'appréciait pas *Parsifal* et aimait les *Noces de Jeannette* ; il excusait seulement son amour immodéré pour l'opérette, par une prétendue admiration du drame lyrique. Aujourd'hui ce monsieur n'est plus, ou tout au moins son *éclectisme* a vécu : V. d'Indy l'a tué ; aujourd'hui, ce monsieur aime bruyamment *Parsifal* — voire *Fervaal* ou *Pelléas* — et n'ose plus aller, même en cachette, écouter *Mignon*, ou autre pièce « *ejusdem farinae* » il n'a plus de mauvais goût musical, il n'a plus de goût du tout ; il ne jouit plus du médiocre, il s'ennuie majestueusement, en prononçant des phrases apprises par cœur dans les livres qui enseignent en quoi consiste une esthétique élevée et de bon ton...

Je le dis tout net, j'aimais mieux le monsieur d'avant la parole célèbre (3) et l'on peut prouver que le mal, aujourd'hui, dans la critique, le dilettantisme, au milieu des compositeurs même, est beaucoup plus grand qu'autrefois.

(1) Il n'est pas question ici de l'absence complète de goût qui ne distingue pas la musique de la cacophonie ; c'est là le degré musical immédiatement supérieur à la *surdité native* : nous ne parlons pas non plus des goûts *hors nature* qui font que de très rares personnes admirent des sonorités que tous les musiciens déclarent — même après études auditives fréquentes — absolument antimusicales.

(2) S'il avait compris, il penserait autrement ; s'il a écouté sans comprendre, il a trouvé l'œuvre très laide ; ne voulant pas avouer son incompréhension, il a menti *éclectiquement*.

(3) Et ceci n'est en rien la faute de V. d'Indy mais bien de la sottise qu'on eut de prendre à la lettre, et dans un sens général, absolu, une parole qui, sagement, s'appliquait à des circonstances spéciales et restreintes.

« *L'éclectisme est un crime* », clame en détresse le critique ; « que dois-je admirer, où est la vraie beauté, quel en est le *critérium* ? Combien je dois me méfier de mes sensations, parfois contradictoires, semble-t-il ; j'ai peur de jouir, j'ai peur d'aimer, j'ai peur d'entendre ! Où est la beauté ? où est la *Formule du Beau* ? »

Et voilà un critique qui, artistiquement, n'existe plus.

Or, de ce mal, presque tous les jeunes musicographes sont profondément atteints, *sensoriellement tués*.

« *L'éclectisme est un crime* », clame en détresse le dilettante ; « j'aimais tant la musique ; je ne la comprenais pas toujours, mais, après quelques auditions, avec quelle joie je savourais des œuvres comme *Lohengrin*, comme *Siegfried*, comme la *Neuvième Symphonie*, comme la *Passion selon saint Mathieu* ! Parfois fatigué de si fortes sensations, je me plaisais à écouter, l'âme lointaine, mon « être pensant » comme absent, d'une oreille parfois distraite et, cependant, chatouillée agréablement, quelque page troublante de M. Massenet ou Debussy... Maintenant, je ne sais plus rien.. je n'ose plus rien aimer. J'ai peur de n'être pas artiste, je me sais condamné par la sublime parole du grand chef de la jeune école française, dont je ne sais plus, même, si j'ai le droit d'admirer le touchant *Fervaal* ; car *l'éclectisme est un crime* et *Fervaal* est d'une beauté si différente de la *Passion* de Bach !!! « *L'éclectisme est un crime* ! » Quelle est donc la vraie beauté, où trouver la *formule du Beau*, à quoi reconnaitrai-je qu'une œuvre est belle, puisque à mon oreille, à mon émotion, est refusé le droit de le proclamer ! ? »

Et voilà un dilettante qui n'aime déjà plus la musique ; bientôt il ne sera rien qu'un bavard, seulement instruit des musicographies à la mode.

Or, de ce mal nouveau, presque tous les dilettanti sont profondément atteints, *sensoriellement tués*.

« *L'éclectisme est un crime* », clame en détresse le compositeur... « et voilà que mes chères œuvres, écrites de tout cœur, dans un élan involontaire et joyeux, en des émotions auxquelles, on s'étonne de voir succéder la vie, une vie plus forte, plus vibrante, toutes mes chères œuvres que j'ai aimées comme des amantes, que j'ai soignées et affinées comme des créatures trouvées toujours imparfaites, indignes du rêve intérieur qui les avait conçues, toutes mes chères œuvres, que j'aurais voulu garder toutes à moi, comme si d'avoir été seulement aperçues par quelque ami, leur eût été profanation... elles ne me semblent plus dignes de ma tendresse, je ne sais plus si je les peux aimer encore, car, si toutes ont entre elles des ressemblances qui en révèlent

la commune origine, toutes, cependant, sont différentes.

« Il en est de gaies, toutes claires, toutes simples et qui sont des sourires légers ; il en est de sombres, profondes comme la nuit, où tout est mystère et terreur ; il en est de calmes, simples comme une nudité antique, infinies comme des nuées changeantes, ou si pures de lignes qu'en les exécutant je suis craintif de toute passion, de toute nervosité... ; il en est de compliquées, de contournées, de féroces, qui ressemblent à des plantes meurtrières ou à des pieuvres féériques et effroyablement belles... ; il en est de lourdes et gauches, avec de grosses gaietés paysannes et une bonne cordialité sincère ; il en est de mièvres et de délicates, recherchées, précieuses, malades... et toutes entre elles se ressemblent et aucune n'est semblable.

« Laquelle se trouve conforme à la *Formule de Beauté*, sous-entendue par cette phrase tragique : « *L'éclectisme est un crime* » ?

« Si Beethoven revenait parmi nous, devrait-il renier ses *valse*s, ses *bagatelles*, ses *rondeaux* ou bien les *symphonies* et les *messes* ?

« Si Mozart revenait parmi nous, devrait-il mutiler ses œuvres et en retirer les parties guillerettes ou les pages sévères ?

« Si Bach revenait parmi nous, devrait-il brûler ses *suites* de danse ou ses *oratorios* ?

« Et moi, chétif, moi dont toutes les œuvres furent par moi aimées, devrai-je détruire, puis m'efforcer d'oublier, l'une d'elles ? et laquelle ? ou bien la plupart, toutes, peut-être ?

« *L'éclectisme est un crime* ; un maître, assez admirable pour que nul ne doute de lui, l'a proclamé hautement et depuis ce temps je suis malheureux, désespéré, incapable de penser et d'écrire, je cherche la *Formule* ; la trouverai-je ? »

Et voilà un compositeur qui déjà a perdu le don d'invention : il cherche la formule ! il la trouvera et froidement construira des œuvres amorphes et sans émotion.

Or, de ce mal nouveau, presque tous les jeunes compositeurs sont profondément atteints, *sensoriellement tués*.

Or, M. V. d'Indy voulut, vraisemblablement, mettre en garde les artistes contre ce *faux éclectisme*, qui consiste à admirer le *médiocre* autant que le *beau* ; ne donne-t-il pas chaque jour à tous — on l'oublie trop — une vivante leçon d'*éclectisme éclairé*, en affirmant son admiration à la fois pour son cher maître, le pur et sublime César Franck, et pour M. Debussy, l'exquis charmeur, dont la musique troublante est si différente de celle de l'auteur des *Béatitudes* ; différente, plus encore, de celle de M. V. d'Indy, lui-même.

L'*Eclectisme* en effet est la faculté de reconnaître la *Beauté*, partout où elle se trouve, et sous ses formes les plus diverses.

« On l'a dit justement, « la Beauté brune ne nie pas la Beauté blonde », et le divin charme de légende de la *Tétralogie* n'enlève rien au charme humain et touchant de *Pelléas*.

Il n'y a pas de *formule de Beauté*, ou, tout au moins, on n'en connaît pas, jusqu'ici, qui ait semblé douée de quelque valeur ; on a seulement pu mettre en formule les habitudes *naturelles* et *inconscientes* de quelques grands maîtres : on en obtint ou de la *laidéur*, ou du *joli insipide*, ou de la *froidéur solennelle*, rien autre.

La *Beauté*, sous ses formes les plus diverses, se découvre et s'apprécie par l'analyse, par l'audition fréquente, attentive, recueillie.

L. de Vinci le dit en une parole, resplendissante de vérité, parce qu'elle est le fruit de l'observation : *L'amour est le fils de la connaissance*.

Et en effet, jamais nous ne pouvons rien aimer que nous ne connaissions bien — et souvent les objets les plus dignes d'amour sont les plus difficiles à connaître profondément ; de plus il est rare qu'un objet soit si odieux en soi, que nous ne puissions, par la connaissance, y découvrir quelque beauté digne d'être aimée.

Nous l'avons déjà constaté, il y a différents degrés de connaissance, d'éducation, de compréhension musicales, capables de nous révéler différents degrés de beauté.

Il y a parfois de la beauté — et nous la pouvons découvrir — en des œuvres musicales dont l'extérieur nous fut d'abord antipathique, contraire à ce que nous avons coutume d'admirer, contraire à notre tempérament et bientôt, par l'audition, par la lecture, nous arrivons à découvrir de quelle émotion l'auteur fut inspiré et ce qui, dans l'œuvre, d'abord hirsute pour nous, peut correspondre à l'instinct humain, sinon à notre particularité sensorielle.

« Rubens est contraire à mon goût, me dit naguère un grand peintre, mort aujourd'hui, cependant tout homme doué d'un œil bien construit et bien éduqué, doit reconnaître qu'il savait composer, dessiner et était coloriste puissant. »

C'est vers cette forme de la critique, sensible-t-il, que doivent s'exercer nos esprits.

Ce qu'il faut repousser, c'est la confusion du *Beau* et du *Laid* : de ce qui est contraire aux sens humains, de ce à quoi l'on ne s'habitue pas, même par l'étude patiente, avec ce qui est agréable à l'homme musicien naturellement, lorsqu'il l'a bien connu.

Enfin l'on a pu voir ici, en un résumé succinct, qu'il y a lieu de répéter la belle parole de Vinci — nullement dogmatique celle-là — et de prétendre — parce qu'on le peut constater irréfutablement — que l'artiste véritable, qu'il soit critique, compositeur ou dilettante, doit s'efforcer à l'*éclectisme*.

Jean HURÉ.

QUELQUES IDOLES

La Gloire

L'artiste, de manière générale, ne pense pas toujours à créer de la Beauté ; parfois, il n'y songe même pas. Il ne désire pas, surtout, les joies intimes et cachées, et, même, la forte santé, la robustesse virile, qui sont tout le bonheur de l'existence extérieure, ne lui semblent pas des nécessités : aussi habite-t-il les villes et rarement la campagne heureuse. En ces centres d'agitation fiévreuse, dédaigneux d'esthétique réelle et de bonheur obscur, il souffre tout pour une *Idole*, très attirante, dit-on, et vénérable, la *Gloire*.

Son attitude, ses gestes, et la route qu'il parcourt, à la poursuite de cette chimérique Divinité sont curieux à observer, un temps.

Il y a aussi quelque intérêt à décrire l'artiste dédaigneux de *Gloire anthume* et le chemin qu'il suit.

**

Le jeune homme qui aspire à la célébrité anthume est forcé de fréquenter, d'abord, les salons... pas tous les salons, non ; les salons d'art... pas tous les salons d'art, pas ceux où se réunissent quelques artistes pour causer, s'amuser, se reposer — non ; les salons où des gens influents reçoivent des artistes célèbres et daignent accueillir quelques inconnus.

Là, le jeune homme doit écouter beaucoup, parler peu et avec prudence, approuver toujours, et, parfois, apparaître, déjà, comme le complice futur de toutes les bassesses ; anihiler avec soin toute son individualité, pour ne la révéler que le jour où elle pourra se faire oppressive, à son tour.

C'est à plat ventre, et en rampant, que, d'abord, l'on marche vers la *Gloire*, lorsqu'on la veut atteindre de son vivant et dès sa jeunesse... (1)

En ces salons, d'avilissement en avilissement, ou, tout au moins, de concession en concession, le jeune homme acquerra, peu à peu, des « relations » : tel était, en entrant en ces lieux, son but immédiat, car on lui a dit, chose étrange, « que l'on ne saurait rien accomplir, dans la carrière artistique, sans l'aide de « relations » nombreuses et influentes ».

Parfois, les « relations » du jeune homme se rapprochent fort de celles que l'on condamne, au prétoire, sous le nom de « vagabondage spécial », lorsque le coupable est mal habillé, mal apparenté, mal logé... souvent, le jeune homme doit ses « relations » brillantes à sa « modestie », à sa « souplesse », à sa « correction », dit-on, et l'on pense, simplement « à sa bienheureuse et commode platitude ».

Ceux qu'il sait flatter, avec ou sans

(1) Quelques rares fois on l'atteint sans de trop vils rampements, exceptionnellement elle vient souriante à qui ne l'appelait pas.